Ce que dit le poète a propos des fleurs

Pascal Luccioni

▶ **To cite this version:**

Pascal Luccioni. Ce que dit le poète a propos des fleurs. Christophe Cusset - Centre Jean Palerne. Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité., Publications de l'Université de Saint-Etienne., pp.259-274, 2006. hal-00361157

HAL Id: hal-00361157

https://univ-lyon3.hal.science/hal-00361157

Submitted on 13 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce que dit le poète à propos des fleurs.

Des lys ! Des lys ! On n'en voit pas !
Et dans ton vers, tels que les manches
Des Pécheresses aux doux pas,
Toujours frissonnent ces fleurs blanches !

Alcide Bava [A. Rimbaud], *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* (14 juillet 1871).

En quel sens peut-on dire que le poète fait voir à son lecteur ou à son auditeur ce qu'il veut lui enseigner ? C'est la question que je me suis posée en relisant un poème anonyme que l'on date de la fin de l'Antiquité, le poème *Sur les vertus des herbes* qui est conservé par le Dioscoride de Vienne. J'étudierai cette question après avoir rappelé quelques traits généraux de ce que l'on pourrait appeler la théorie du regard dans la critique littéraire antique.

Le poète qui choisit de créer une œuvre dramatique doit, avant de mettre sous les yeux des spectateurs telle ou telle action représentée, se la représenter lui-même, *se la mettre sous les yeux*. Un passage de la *Poétique* d'Aristote rappelle l'importance de cette particularité du genre théâtral : δεῖ δὲ τοὺς μύθους συνιστάναι καὶ τῇ λέξει συναπεργάζεσθαι καὶ ὅτι μάλιστα πρὸ ὀμμάτων τιθέμενον, οὕτω γὰρ ἂν ἐναργέστατα[1] [ὁ] ὁρῶν, ὥσπερ παρ' αὐτοῖς γιγνόμενος τοῖς [260] πραττομένοις, εὑρίσκοι τὸ πρέπον, καὶ ἥκιστ' ἂν λανθάνοιτο τὰ ὑπεναντία : "Il faut composer les fables et leur donner l'achèvement de l'élocution en se mettant autant que possible les choses devant les yeux ; car c'est ainsi, en les voyant avec la plus grande netteté, que l'on pourra trouver ce qui convient, et que l'on s'apercevra le mieux des incohérences" (1455a23-27, trad. Hardy modifiée).

C'est peut-être dans le cadre d'une réflexion sur les rapports entre le regard, ou le regard intérieur, et l'écriture, qu'a pu se développer, dans la critique littéraire antique, la théorie de l'ἐνάργεια, la "netteté" que doivent comporter les représentations du théâtre, comme aussi ces représentations au second degré, si l'on peut dire, que sont les récits faits sur scène. Cette théorie de la netteté trouve par la suite à s'appliquer bien au-delà du théâtre ; la notion devient en quelque sorte un lieu commun scolaire. Quintilien par exemple en rappelle brièvement les attendus au

[1] Le texte de la Poétique d'Aristote présente malheureusement ici une leçon incertaine. ᾽Εναργέστατα "avec la plus grande netteté" ? ἐνεργέστατα "avec la plus grande efficacité" ? J'opte pour la première solution, leçon du *Riccardianus 46*, malgré le rapprochement avec *Rhét*. 1411b25 qui pouvait faire pencher pour la seconde (*Parisinus 1741*). La proximité de συναπεργάζεσθαι a pu encourager à remplacer ἐναργ- par ἐνεργ- dans notre passage. *Contra*, Lallot, 1980, p. 279. *Non liquet*.

début du livre VI de *l'Institution oratoire* (il signale que cette netteté du regard est appelée *inlustratio* et *euidentia* par Cicéron, et que la représentation (la φαντασία des auteurs grecs) est appelée *uisio* par les latins[2].

Il en est donc de la poésie comme des récits du théâtre, elle doit *faire voir*. Je parlerai de *poésie visuelle* pour évoquer cette qualité que la poésie est susceptible de présenter. L'on attendrait particulièrement cette poésie visuelle dans le genre didactique ; qu'il s'agisse en effet de voir où sont les constellations dans le ciel, comment l'on doit cultiver son jardin, ou bien comment il faut soigner telle ou telle morsure de serpent, ce que l'on veut enseigner au lecteur, plutôt que des notions abstraites, ce sont bien des spectacles, des choses vues en quelque sorte, une représentation de la nature au sens visuel du terme. Et la poésie didactique ne doit pas (contrairement à ce que l'on reprochera volontiers aux poètes en général[3]) dissimuler sous les oripeaux de la muse ce que la nature aime à cacher, elle doit montrer même les secrets, ce qui était dissimulé, voilé... Notons bien que tout en insis-[261]tant sur ce devoir de "monstration", de représentation de la poésie didactique, je ne veux en aucun façon la confondre avec la poésie dramatique : seule cette dernière est concernée par la μίμησις, l'imitation au sens premier du terme, telle que la *Poétique* en brosse les grands traits. Il s'agit simplement de souligner l'importance de l'image, de la représentation visuelle, pour qui souhaite enseigner.

Enseigner, c'est faire voir. L'enseignement en prose est lui-même féru de schémas – on se souviendra par exemple des illustrations des traités de botanique citées par Pline[4], ou encore des tables anatomiques d'Aristote[5]. Au surplus, l'on pourrait arguer que savoir, en grec, c'est voir, ou tout du moins avoir vu, puisque la racine du parfait οἶδα utilisé pour dire "savoir" est aussi celle de l'aoriste εἶδον du verbe "voir".

De cette situation éminente du regard et du visuel chez les poètes didactiques, l'on trouverait sans doute bien des exemples. J'en citerai quelques-uns pour mémoire, pris surtout chez Nicandre, avec qui l'auteur anonyme *Sur les vertus des herbes* a beaucoup d'affinités.

Le poète qui présente des serpents à son auditoire ne fera pas seulement une description, il insistera aussi sur le regard que l'auditeur, devenu spectateur, pourrait porter sur tel ou tel reptile ; ainsi Nicandre écrit-il : Πᾶς δέ τοι ὀξυκάρηνος ἰδεῖν ἔχις "C'est une tête pointue que tout mâle de vipère présente aux regards" (*Th.*, 223 ; l'ensemble ἰδεῖν ἔχις, litt. "le mâle de

---

[2] Quint., *I.O.*, VI, 2, 29 & 32. Sur la théorie de la *netteté* et son histoire, voir notamment Meijering, 1987, p. 14-20 ; 52.

[3] Dans la poésie en général, le lecteur doit être comme un bon cueilleur qui cherche sous les feuilles les fruits les plus utiles, cf. Plutarque, *Quomodo adulescens poetas audire debeat*, 28E.

[4] Pl., *NH*, 25, 8.

[5] Cf. là-dessus le bel article de Stückelberger, 1998.

vipère, à le voir", avec l'infinitif épexégétique qui souligne l'importance du regard, est isolé par une pause troisième trochaïque et la coupe bucolique)[6].

Ailleurs, l'auditeur est invité à suivre le regard d'un enseignant hors pair, Chiron, qui est le premier à *remarquer* (sens nécessaire, ici, de φράζομαι, qui signifie plus souvent "expliquer, dire" : par quoi l'on comprend que de parler à voir, il n'y a qu'un pas), alors qu'il passe par le Pélion, le simple qui porte son nom : ἦν ποτε Χείρων / Πηλίου ἐν νιφόεντι κιχὼν ἐφράσσατο δειρῇ "au temps jadis, Chiron, dans une gorge neigeuse du Pélion, la remarqua sur sa route" [262] (*Th.*, 501-502). Notons par avance que ce vers (502) est repris tel quel par le poète *Sur les vertus des herbes* (v. 117) dont nous allons nous occuper ci-après.

L'ensemble de la science iologique paraît parfois gouverné par une sorte de jeu entre le vu et le caché ; lisons ce que dit Nicandre, encore, de la naissance du scorpion, au début des *Thériaques* (v. 13-20) :

> Τὸν δὲ χαλαζήεντα κόρη Τιτηνὶς ἀνῆκε
> σκορπίον ἐκ κέντροιο τεθηγμένον, ἦμος ἐπέχρα
> Βοιωτῷ τεύχουσα κακὸν μόρον ᾽Ωαρίωνι,
> ἀχράντων ὅτε χερσὶ θεῆς ἐδράξατο πέπλων.
> Αὐτὰρ ὅ γε στιβαροῖο κατὰ σφυρὸν ἥλασεν ἴχνευς
> σκορπίος ἀπροϊδὴς ὀλίγῳ ὑπὸ λᾶι λοχήσας·
> τοῦ δὲ τέρας περίσημον ὑπ᾽ ἀστέρας ἁπλανὲς αὕτως
> οἷα κυνηλατέοντος ἀείδελον ἐστήρικται.
>
> "Quant à la bête qui glace comme grêle, le scorpion à l'aiguillon acéré, c'est une fille des Titans qui l'appela au jour, à l'heure où elle se déchaînait, préparant au Béotien Orion une male mort, après qu'il eut porté les mains sur ses voiles immaculés de déesse. Lors, à la cheville de son pied puissant, il fut atteint par un scorpion qui s'était embusqué, sans être vu, sous une petite pierre ; mais le héros a un signe fameux, absolument immobile, au milieu des étoiles, où, sous les traits d'un veneur, il a été fixé, éblouissant" (trad. Jacques, 2002).

Tout est fait, dans ces vers qui marquent pratiquement l'orée de l'œuvre, pour marquer le contraste entre le scorpion, quasiment invisible, caché sous une petite pierre, et le héros, qui brille dans la nuit après avoir commis le crime de voir ; juste entrée en matière pour un poème qui va célébrer les blessures invisibles du poison, mais qui sait en faire voir les conséquences avec la plus grande netteté.

Je viens d'évoquer un signe dans le ciel ; plus encore que la poésie didactique botanique, c'est la poésie astronomique qui porterait les traits de cette poésie visuelle dont je parle. Le poème d'Aratos porte, de fait, sur ce que Zeus montre aux hommes (σημαίνει, v. 6), sur ce qui est apparent (les *phénomènes*, φαινόμενα), sur ce qui se voit ou non (ἐπίοπτος, v. 25). La poésie

---

[6] Plus remarquable encore, peut-être, la description des symptômes de morsures de vipères qui suit a déjà été signalée par d'autres que moi, pour son exactitude et sa poésie ; Jacques, 2002, p. LXXXVI : "de la description naît une certaine poésie de la réalité."

didactique devient alors un succédané de ces sphères armillaires qui devaient servir aux démonstrations astronomiques ; elle produit au grand jour (*extulisse*) ce que les astronomes ont inscrit (la *descriptio*) sur les cieux concentriques de la sphère – je reprends ici une remarque de Cicéron qu'il vaut peut-être la peine de rappeler en son entier : *cuius [spherae sc.] omnem ornatum et descriptionem, sumptam ab Eudoxo, multis annis post, non astrologiae scientia, sed* [263] *poetica quadam facultate, uersibus Aratum extulisse*. "Bien des années après, Aratus, non en astronome savant, mais en poète de talent, en a exprimé dans ses vers toute la belle ordonnance et la représentation graphique, reprises d'Eudoxe."[7] Nous verrons tout à l'heure, en lisant les vers du poète *Sur les vertus des herbes*, que ce n'est pas un hasard si Aratos, l'éminent connaisseur des étoiles et du mouvement des astres errants, est apparu ici.

J'ai souhaité examiner ce qu'il en était de cette poésie du regard dans une œuvre fragmentaire relativement peu connue du public de la poésie grecque, l'anonyme *Sur les vertus des herbes* (ou si l'on veut le désigner de son titre usuel en latin, *De viribus herbarum* ; on rencontre aussi l'appellation *poeta de herbis*) que nous a transmis notamment le manuscrit de Dioscoride conservé à Vienne[8]. Ce fragment donne en 216 hexamètres l'enseignement d'un poète, que l'on imagine volontiers également médecin, à un jeune disciple (κοῦρε v. 74 et 140 et nombreuses formes de la 2e pers. du sg.), en matière de guérison par les bonnes herbes. Nous en possédons une paraphrase en prose[9]. Au total, dix-sept herbes sont citées.

Le poème (j'en donnerai plusieurs exemples dans la suite de cet article) regorge d'allusions à une religiosité magique, au mauvais sort (βασκανία), au monde des sorciers. D'autre part, il cite un grand nombre de divinités, Pallas Athéna (v. 15), Artémis (v. 24), Hermès (v. 40), Aphrodite (v. 55), Dionysos (v. 78), Osiris (v. 111), la Grande Mère de Phrygie (v. 149). Comme beaucoup d'auteurs sur les herbes, il a un certain goût pour l'Egypte (v. 154 ; l'Egypte est la mère des [264] remèdes, comme on sait). Enfin et surtout, on doit rappeler que sur plusieurs points (notamment pour la verveine, v. 55-73, et la potentille, v. 40-54), comme l'apparat lemmatique de Heitsch le signale, l'on peut rapprocher notre fragment de certains textes astrologico-botaniques édités dans le *Catalogus Codicum Astrologorum Graecorum* (*CCAG*), issus en dernier ressort d'un

---

[7] *Rép*., I, xiv (Bréguet 2002 (1980), p. 210 l. 7-10) ; traduction Bréguet, 2002 (1980), modifiée. Voir aussi le très juste commentaire que donne Martin, 1998, p. XCV-XCVI, de ce passage de Cicéron. Reste que l'Arpinate fait évidemment bon marché de la controverse antique sur les talents scientifiques d'Aratos ; cf. e. g. *Vita Arati III*, éd. Martin, 1974, p. 17 ll. 13-27.

[8] *Vindobonensis med. graecus 1*, fol. 388r-392r. Le poème, que l'on retrouve également dans deux apographes du ms. de Vienne, a été édité par Heitsch, 1964, avec un riche apparat critique et lemmatique. On en trouvera une édition plus sommaire (mais avec traduction en latin !) dans les *Poetae bucolici et didactici* de Ameis, Lehrs, Dübner (chez Didot), 1846. Une édition certes scientifique, mais moins riche que celle de Heitsch, avait été donnée par Haupt, 1967 (1876), p. 475-489.

[9] La paraphrase en prose, éditée également par Heitsch, ne donne pas la première des espèces mentionnées par le poème, mais donne une espèce supplémentaire en fin de poème, pour laquelle les vers sont perdus.

opuscule de Thessalos de Tralles, dont je reparlerai ci-après. Tout ces éléments laissent penser que l'on a affaire, en tout cas, à un texte d'époque romaine, et plutôt d'époque tardive.

Est-il possible d'être plus précis ? On voudrait s'aider de l'étude de la versification. Mais ceux qui se sont penché sur cette question semblent avoir été d'avis assez divers. C'est en se fondant (de façon assez impressionniste, pour une fois) sur des critères métriques qu'Hermann supposait le poème "postérieur à Manéthon, à [s]on avis"[10], mais presque un siècle plus tard, Kaibel préférait pencher pour "le III^e^ siècle"[11]. Cette proposition est reprise presque sans commentaire par Wellmann dans un articulet de la *Realencyclopädie* ; le savant allemand indique seulement : "aus metrischen Gründen sicher vor Nonnos."[12] L'article de Kaibel, quelques années plus tôt, avait été beaucoup plus précis pour ce qui est du décompte des vers et des césures[13]. Notons enfin qu'on observe deux infractions à la loi de Naeke[14] : notre poète semble se conformer au goût alexandrin, mais sans excès. Convenons que telle ou telle datation par la métrique, sans être improbable, est pour le moment improuvable.

[265]

Dans le bref exposé qui suit, je ne m'occuperai pas de donner au fragment *Sur les vertus des herbes* le commentaire fourni qu'il mériterait à mon avis[15] ; je me contenterai de faire quelques observations pour contribuer à l'étude de la poésie visuelle que nous nous sommes proposé de mener.

L'auteur du poème ne manque pas de donner quelques mots de description pour plusieurs des espèces citées, avec l'idée sans doute qu'il permettra ainsi à son disciple de reconnaître à chaque fois le simple cité. Ainsi le "nerprun" a une "feuille épineuse"[16] (ἀκανθῆεν,

---

[10] Hermann 1971 (1805), p. 717. L'opinion de Hermann n'est pas de peu de poids dans la mesure où il est le premier à avoir su lire dans l'évolution de la métrique tardive l'influence des *Dionysiaques* de Nonnos : Hermann 1971 (1805), p. 689 *sq*.

[11] Kaibel, 1890, p. 103.

[12] Wellmann, 1894, col. 2327.

[13] Kaibel note très correctement que seuls trois vers (100, 121, 211) n'ont que deux dactyles, mais il omet de préciser que les vers spondaïques (= avec un spondée cinquième) sont inhabituellement fréquent (v. 13, 28, 64, 65, 104, 128, 165, 171, 172, 180 (la cheville spondaïque est la même qu'en 165), 184, 211, 216 (même cheville qu'en 165 et 180). On peut également discuter son décompte des césures hephthémimères, pour lequel le poète a, je crois, plus de goût qu'il ne l'admet. Noter que Kaibel se fonde sur l'édition de Haupt ; Haupt n'ayant pas le vers 130 de l'édition Heitsch, sa numérotation est décalée en conséquence à partir de ce vers.

[14] La loi de Naeke veut que lorsque le quatrième pied est un spondée, la deuxième syllabe de ce pied ne termine pas un mot. Exceptions v. 75 et 83. Je n'ai pas pris en compte les cas assez nombreux où le mot qui fait infraction est assimilable à un proclitique.

[15] Le *Carmen de viribus herbarum* n'a fait l'objet, dans un passé plus ou moins récent, que d'une notule de Effe, 1977, p. 198-199 et de références utiles mais éparses dans Ducourthial, 2003.

[16] Cette "feuille épineuse" empêcherait de voir dans cette espèce l'un des nerpruns (genre *Rhamnus*) de nos botanistes. On pourrait songer, sur ce seul critère, à un fragon (*Ruscus*) ; mais nous verrons que les descriptions de notre auteur ne sont en réalité pas toutes d'une précision suffisante pour que l'on puisse se

v. 8), l'armoise connaît une forme "à une seule tige" (μονόκλωνον (31), particulièrement efficace), le "doigt d'Hermès" (notre potentille) est "verdoyante" (χλοανθές (40)), etc.

Mais il faut prendre garde que ce qui est description, appel au sentiment des couleurs ou des formes, est aussi, ici, jeu littéraire. La première source du jeu des références qui se déploie ici est Nicandre. L'adjectif ἀκανθῆεν est repris d'une clausule de Nicandre (*Thériaques*, v. 638[17]) – mais chez ce dernier, il ne s'agissait pas de décrire un nerprun, mais bien une vipérine, dont il n'était pas exagéré d'appeler "épineuse" la feuille particulièrement rude au toucher. Quant à χλοανθές "verdoyant", ce mot extrêmement rare se trouve lui aussi dans les *Thériaques*[18]. Nous avons ici deux témoignages de l'importance de l'imitation de Nicandre pour notre auteur[19].

L'adjectif μονόκλωνος, de son côté, sert à notre auteur à distinguer deux formes (le botaniste moderne parlerait sans doute d'*habitus* : ces deux formes appartiennent à une même espèce linnéenne) d'armoise. Mais d'où vient cette distinction ? On la retrouve telle quelle (avec le [266] même adjectif[20]), sinon dans le texte de Dioscoride, du moins dans les illustrations du manuscrit de Vienne, c'est-à-dire dans la collection d'illustrations qui a été associée au texte du remaniement alphabétique de Dioscoride à une date indéterminée et dont les manuscrits de Vienne (*Vindobonensis medicus graecus 1, olim Constantinopolitanus*) et de Naples (*Neapolitanus graecus 1, olim Vindobonensis suppl. gr. 38*) sont le reflet. Cette collection est parfois désignée sous le terme commode d'*Herbarius dioscorideus*[21]. Il n'est pas possible, à mon avis, d'affirmer avec certitude que c'est cette collection d'illustrations qui est la source de notre auteur pour l'invention de cette distinction entre deux formes d'armoise. Mais il est raisonnable de penser, à cause du caractère très élaboré de l'*Herbarius dioscorideus*, et du caractère assez sommaire, d'un point de vue botanique, du fragment *Sur les vertus des herbes*, que si l'*Herbarius* n'est pas la source de cette distinction, alors l'une et l'autre collection ont, sur ce point, une source commune. Notre auteur, une fois encore, ne fait pas ici œuvre originale. Il n'y a pas chez lui cette *autopsie* ("vision par soi-même") que Dioscoride avait recommandée dans la préface du *De materia medica*.

---

livrer aux délices de l'identification botanique. J'ai laissé en italiques, dans mes traductions, les noms de simples dont l'identification pose problème, plutôt que de ne donner qu'une transcription du grec qui pouvait gêner à la lecture.

[17] Ceci avait déjà été remarqué par Kaibel, 1890, p. 104.

[18] *Thériaques*, v. 550 [541-556 *post* 508 *transp*. Jacques] : πρασίοιο χλοανθέος.

[19] On pourrait encore signaler que le v. 98 est une fabrication à partir des v. 582 et 646 des *Thériaques*.

[20] C'est surtout cette rencontre de vocabulaire qui est importante. En fait, l'*Herbarius* constitue ici un remaniement du texte du Dioscoride originel. Celui-ci identifie trois armoises, et signale au surplus une autre espèce, qu'il nomme ἀμβροσία (et qui serait peut-être une ambroisie), parfois désignée elle aussi comme "armoise" (ἀρτεμισία : Dioscoride, *De materia medica*, III, 113 & 114 Wellmann). Dioscoride utilise les mots ἁπλοῦν τῷ καυλῷ (pour l'armoise n° 3), πολύκλαδος (pour l'ambroisie). L'*Herbarius* emploie μονόκλωνος, πολύκλωνος. Le texte est donné par Wellmann *ad loc*.

[21] Voir en dernier lieu Marganne, 2004, p. 40-41.

Convenons donc que les éléments de description du végétal donnés par le fragment *Sur les vertus des herbes* sont peut-être utiles, mais sont assez sommaires et ne sont pas originaux. Essayons de mieux comprendre ce qu'il en est en examinant encore d'autres points de comparaison possibles pour cette façon de donner à voir.

Commençons (à tout seigneur tout honneur) par la description d'une plante célèbre entre toutes, le *moly* qu'Homère fait arracher à Hermès, qui le donne à Ulysse avant que ce dernier ne se rende auprès de Circé, pour qu'il rende leur forme à ses compagnons transformés en pourceaux. La description, dans le passage de l'Odyssée qui nous concerne, ne tenait qu'en un vers (10, 304) :

[267] ῥίζῃ μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος

"pour sa racine, elle était noire, mais quant à la fleur, elle était semblable au lait."

La description de notre poème paraît au premier abord un peu plus fournie (v. 186-189) :

... τοῦτό γ' ἔδωκε διάκτοροϲ Αργειφόντης
ἐκ γαίης ἐρύσας, ἐναλίγκιον ἄνθει λευκῷ,
ὡς γάλα λαμπόμενον κουροτρόφον, αὐτὰρ ἔπειτα
ναρκίσσῳ ἴκελον, ῥίζῃ ζοφοειδὲς ἰδέσθαι.

"C'est le dieu messager, le meurtrier d'Argos, qui la lui avait donnée, l'arrachant à la terre, pareille, par sa fleur blanche, au lait — nourriture de l'enfance —, éclatante, et en revanche, comme le narcisse, d'une noirceur de ténèbre, pour sa racine, quand on la regarde".

En trois vers, l'aspect de la plante est évoqué de façon assez nette ; on voit la couleur des parties supérieures, puis celle de la racine, sombre comme la tunique des bulbes de narcisse. C'est surtout cette dernière précision qui étonne, car elle est absente tant du *locus* homérique que des traités techniques (Dioscoride, III, 47 ; Pline, *NH*, 25, 27) dont les informations auraient pu être connues, au moins indirectement, par notre auteur. Celui-ci insiste sur l'aspect de la plante au moyen d'un infinitif épexégétique (ἰδέσθαι, "à voir") qui fait songer à ἰδεῖν que nous venons de rencontrer chez Nicandre. Il insiste également, il faudra y revenir, sur le contraste entre la noirceur dissimulée de la racine et l'éclat de la fleur.

Un autre point de comparaison est fourni par la paraphrase en prose de notre poème. Les descriptions en sont totalement absentes ; seules sont conservées les indications thérapeutiques et parfois les caractéristiques permettant de distinguer des formes, à l'intérieur d'un genre particulier (ainsi les formes prostrée ὕπτιος et dressée ὀρθός des verveines, v. 55 *sq*.). Il y a sans doute là ce que l'on pourrait appeler une indication de genre littéraire. Alors que la médecine botanique "classique", dont le traité de matière médicale de Dioscoride est l'exemple le plus achevé, donne une description de chaque simple avant d'en venir aux usages de telle ou telle partie de la plante, une médecine botanique plus tardive et "populaire" se contentera de donner les noms des simples et les affections qu'ils sont suscpetibles de guérir[22]. Mais nous voyons que si la

[22] Voir sur ce point Ferraces Rodríguez, 2005, p. 160.

paraphrase [268] appartient décidément à cette catégorie, en revanche notre fragment de poésie didactique est à cheval sur les deux genres. Il décrit, du moins en quelques mots, mais décrit peu.

Si l'on reprend l'ensemble des indications que je viens de donner, on comprendra que la description des simples dont notre poète a voulu donner les emplois, telle qu'on la trouve dans ces hexamètres, est très succincte. Nulle possibilité pour nous de reconnaître les espèces, si nous n'avions pour nous aider les notices de Dioscoride ou de Théophraste, à supposer que les mots recouvrent les mêmes réalités botaniques.

Doit-on alors penser que notre poète manque totalement de cette poésie visuelle dont j'ai commencé de parler au début de cet article ? Son regard n'a-t-il pas la netteté requise ? Ce serait le lire un peu vite ; ou du moins, s'il manque de netteté, peut-être doit-on apercevoir dans son poème, au-delà du rideau de scène, de surprenantes coulisses. Car il y a là beaucoup à voir, beaucoup de regards échangés, mais peut-être pas là où on les attend.

Car ce n'est pas tant, ici, le lecteur qui regarde, au premier chef, que les astres qui gouvernent les lois mystérieuses de la guérison. La lune, tout d'abord, dont l'éclat nocturne est constamment comparé à la lueur d'un œil : Σελήνη / δέρκηται "la lune regarde" (v. 10-11, repris en 142-143 et 197-198) ; mais aussi la Vengeance, Némésis, dont il vaut la peine de citer l'apparition fugitive au v. 19 (c'est la suite de la gigantomachie, dont une évocation fait l'objet des v. 14-18) :

> Πανδερκὴς δ' ἄρ' ἔπειτα θεὰ Νέμεσις πολύμορφος
> καὶ νηοὺς ἐκάθηρε θεῶν καὶ ἀγάλματα ῥάμνῳ
> "Vengeance, la déesse aux multiples visages, qui voit tout,/ purifia ensuite avec du *nerprun* les temples et les statues des dieux."

Il y a ici une opposition entre les multiples visages de la déesse (πολύμορφος) que l'on pressent difficile à reconnaître, et son regard qui embrasse l'ensemble du réel[23]. Nous sommes de nouveau dans le jeu de ce qui se voit et de ce qui fuit le regard ; nous en avions rencontré une autre forme chez Nicandre tout à l'heure. Ce jeu, il faut le noter, apparaît à propos d'une scène ou saynète de mythologie, et non à [269] propos de la description d'une espèce ou d'un protocole médical, comme on aurait pu l'attendre compte tenu du sujet du poème.

Le soleil, enfin, apparaît dans toute sa splendeur, tenant les rênes de son char à travers le chemin de la voûte céleste (v. 4-6) :

> ... ὃ βαστάζουσιν ἰητροί
> ἀρχομένου θέρεος, μέγας {Ηλιος ἡνίχ' ὁδεύῃ
> ἕβδομον ἱππεύσας τετράζυγον ἅντυγα πώλων
> "Les médecins la [la *camomille*] cueillent au début de l'été, lorsque le grand Soleil prend la route, pour la septième fois, avec son char à quatre chevaux."

---

[23] Peu importe, pour ce qui nous occupe, que, comme l'a bien signalé Heitsch dans son apparat lemmatique, il s'agisse ici d'une remotivation par le phytonyme (ῥάμνος) de ce qui est en réalité une épiclèse *géographique* d'Athéna-Némésis, honorée par un temple à Rhamnonte.

(il faut comprendre, vraisemblablement, qu'il s'agit d'un septième jour de la semaine). Nous retrouvons l'astre du jour au moment de la cueillette de l'armoise (v. 24-25 ἐπιφώσκειν /... μέλλοντος ἐπὶ χθόνα φέγγος ἐρυθρόν : "au moment où il va éclairer la terre de sa lueur rouge") et des *centaurées* (v. 124-126), ainsi que de celle de la pivoine (v. 158).

Il ne s'agit plus de montrer au regard en quelque sorte neutre d'un élève l'image, aussi nette que possible, d'un objet décrit par la poésie. Il s'agit de suivre les signes d'un jeu des regards qui brillent sur le chemin du poème. Signes lumineux des astres qui nous regardent depuis le ciel, mais aussi éclat des simples eux-mêmes, ce qui est peut-être plus surprenant encore. Nous avons déjà vu la fleur du *moly*, si blanche qu'elle en était "éclatante" (λαμπόμενον, terme absent, bien entendu, du *locus* homérique). Il y a aussi l'*anthémis* (v. 134) :

χρυσωπὸν στίλβει πανυπεύκυκλος ἀνθεμὶς ἁβρή

"la délicate *anthémis*, presque tout à fait circulaire, fait briller son œil d'or".

Il y a encore la pivoine, dont l'un des multiples noms fait aussi songer à un éclat lumineux (v. 154-156) :

... Αἴγυπτον ὅσοι περιναιετάουσιν
ἀγλαοφώτιδα πάντες ἐπικλήζουσι βοώντες,
φέγγεος οὕνεκα λαμπομένου πυρὸς ἄνθος ἀναίθει.

"Ceux qui habitent au voisinage de l'Egypte l'appellent tous *aglaophotis* ("lueur éclatante"), parce que sa fleur brûle de l'éclat d'un feu lumineux"[24].

[270] Ce n'est peut-être pas un hasard si parmi les quelque six cents phytonymes dioscoridiens, l'un de ceux qui a intéressé notre médecin poète est l'"œil-de-bœuf", βούφθαλμον (v. 128)[25]. Voici bien une plante dont le regard, image d'un autre regard plus puissant, pourra nous protéger contre d'autres yeux, ceux des sorciers et autres ennemis qui rôdent autour de nous (v. 131-133) :

...πρός τε φόβους τοὺς γινομένους καὶ δαίμονας ἐχθροὺς
βασκοσύνας τε κακὰς μερόπων καὶ φάρμακα λυγρά.
Ταύτην τὴν βοτάνην Διὸς ὀφρύα πᾶς ὀνομάζει.

"... pour lutter contre les peurs qui nous assaillent, et contre les démons ennemis, et les maléfiques sorcelleries des mortels, et les funestes poisons. Chacun donne à cette plante le nom de 'sourcil de Zeus' ".

---

[24] Le début du v. 154 (ἡελίου † δ' Heitsch) est peut-être corrompu, mais cela n'affecte pas notre propos. Le nom en question (*aglaophotis*) n'est pas désigné comme ayant une origine particulière dans les listes de synonymes dioscoridiennes et pseudo-dioscoridiennes (Diosc., *De mat. med*., III, 140 W.). – L'on conviendra, si l'on a aperçu déjà la floraison exubérante des pivoines sauvages dans les éboulis de calcaire nu des montagnes de Grèce ou d'Italie, que la description de notre poète n'est pas excessive.

[25] La lecture du chapitre de Dioscoride concernant cette plante (III, 139) fait penser à une astéracée (= composée) jaune, *Chrysanthemum* ou autre. Mais les propriétés dioscoridiennes et celles suggérées par notre auteur ne se recouvrent pas.

Eclat des astres, donc, et éclat des simples qui leur répondent, et qui eux aussi semblent regarder le rhizotomiste parti à leur recherche – il faut en effet se souvenir que les plantes sont ici étrangement animées : c'est à elles qu'appartiennent les pouvoirs de guérison[26], et elles (ou les dieux qui les protègent) sont aussi susceptibles de se défendre contre une cueillette inopportune (je fais allusion à ce que l'on pourrait appeler la légende de la plante tueuse de chien, qui est évoquée à demi-mot (κυνόσπαστον v. 162, que l'on pourrait rendre par "cueillette du chien") par notre auteur à propos de la pivoine, conformément à une tradition que nous rencontrons aussi chez Elien[27]). Il y a là ce que l'on pourrait appeler un nouveau triangle hippocratique, qui se superpose à celui que l'on connaît déjà sans le remplacer ; les acteurs du théâtre de la guérison sont désormais les simples, le médecin, et les astres. Ces trois protagonistes échangent constamment des regards ou des signes dont il faut interpréter l'apparition lumineuse.

[271] Les astres peuvent d'ailleurs causer les maladies (v. 173-176) :

> Δεῖ δέ σε καὶ περὶ σῶμα φορεῖν πολίοιο κόρυμβον
> πρὸς τὸν ἀπαυλισμὸν τὸν ἀπ' αἰθέρος, ὃν καλέουσιν
> ἄνθρωποι χαλεπὴν ἱερὴν νόσον ἀμπλακιῶτιν,
> οἱ δὲ σεληνιακὴν ἐπὶ σῶμα κακὴν ἐπιπομπήν.
>
> "Il faut encore que tu portes sur ton corps une grappe de germandrée pouliot, contre le 'coup de lune' venu du ciel, ce mal que les hommes appellent le cruel mal sacré, l'*amplakiotis* ; d'autres parlent d'un maléfique envoûtement lunaire du corps."

La croyance à un danger spécifique couru par ceux qui dorment à la belle étoile les nuits de pleine lune n'est pas rare. Elle prend ici une dimension particulière, enserrée qu'elle est dans un réseau de correspondances qui laissent penser que ce qui est surtout néfaste, c'est d'être aperçu par ce regard des astres dont j'ai déjà parlé. Le remède est constitué par une plante qui est désignée par sa couleur, la germandrée πολιόν[28] "grise", dont les feuilles d'une paleur inattendue servent peut-être ici à renvoyer le rayon de lune.

Si le médecin doit autant prendre garde aux regards des démons et des astres, il faut s'attendre qu'il cherche à soigner les yeux, à faire voir à son tour. C'est parfois le cas ; notons d'abord une des propriétés de la verveine (v. 62-65) :

> εὖ δ' ὁπόταν ἐθέλῃς πόνον ὀφθαλμῶν ἀκέσασθαι,
> ἀμματίσας περὶ σῶμα περιστερεῶνα τὸν ὀρθὸν
> Ἡελίου κόσμον τὸν ἀτέρμονα κυκλώσαντος
> παύσεις ὀφθαλμοῖο δυσαυγέας ἀμβλυντῆρας.

---

[26] La plante est sujet du verbe qui indique la guérison (v. 37, 38, 60, 94, 127, etc.). C'est elle qui est "puissante" (δυνατή v. 67 et 166), qui "a le pouvoir" (δύναται v. 177).

[27] Elien, *N. A.*, 14, 27 ; cf. Ducourthial, 2003, p. 173. Depuis l'*Herbarius* du pseudo-Apulée (CXXXI) au moins, cette superstition est (également) associée à la cueillette de la mandragore.

[28] Comme substantif appellatif, le terme devient bien sûr proparoxyton.

"Chaque fois que tu voudras soigner efficacement une douleur des yeux, tu feras cesser la pénible perte d'acuité visuelle en attachant au corps un brin de verveine élevée, au moment où le soleil a fini de parcourir son orbite autour de l'immensité du monde."

Mais pour ce qui est de la potentille, autre remède des yeux, il faut aller plus loin qu'une simple citation de ses propriétés ophtalmologiques (v. 45 ὀφθαλμῶν δέ τε πᾶσαν ἐρητύσειας ἀνίην "Puisses-tu ainsi écarter de toi tous les troubles de la vue !"). Car celles-ci sont associées à d'autres propriétés ; la modeste potentille sait révéler la parole des dieux dans les rêves (v. 42-43) :

τὴν καὶ ὀνειροδότειραν, ἐπεὶ καὶ θέσφατα πάντα
θνητοῖς ἀνθρώποισιν ὀνείρατα καλὰ προφαίνει.

[272] "On l'appelle aussi 'donneuse de rêve', car elle sait faire voir aux hommes mortels, sous formes de beaux rêves, tous les oracles divins."

et elle sait protéger contre le mauvais sort (v. 52-53) :

πρός τε φόβους καὶ βασκοσύνας καὶ δαίμονας ἐχθρούς
ἐστιν ἄκος πανάριστον

"Contre les frayeurs, les sorcelleries et les démons hostiles, elle est un remède excellent."

Cette plante est consacrée à Hermès (v. 40 Ἑρμείαο τὸ δάκτυλον "le doigt d'Hermès") ; elle montre clairement la parole des dieux et protège de la crainte et de la sorcellerie. Tout cela peut nous rappeler un groupe de textes assez peu connu, les textes qui, à l'intérieur de la tradition astrologique grecque sous l'Empire, expliquent les liens entre sept (ou quatorze, pour d'autres) plantes et les sept planètes (parfois aussi les sept planètes et les douze signes) de l'astrologie classique. Il est vraisemblable qu'un traité de Thessalos de Tralles soit à l'origine de cette tradition à vrai dire protéiforme[29]. La comparaison entre ces textes, notre fragment *Sur les vertus des herbes*, et d'autres textes astrologiques consacrés à Hermès (la planète Mercure) a permis récemment à Ducourthial[30] de montrer que ce n'est nullement par hasard que la potentille, qui est l'une des deux herbes consacrées à Hermès par les astrologues, a telle ou telle propriété dans ce contexte : dieu à la baguette magique, dieu interprète, Hermès est également capable de protéger contre les maléfices et d'y prêter la main (main artificieuse dont la potentille, avec ses cinq feuilles-doigts, représente une forme végétale).

Il ne s'agit donc plus ici seulement des regards au sens propre du terme, mais d'une sorte de don de seconde vue : deviner, connaître la divination, c'est encore voir, mais voir au-delà des choses et derrière elles. Cette faculté de se défendre contre des ennemis invisibles au commun des mortels (et donc d'autant plus dangereux), celui qui connaît les herbes la possédera au plus haut point, d'après notre poète [273] (v. 13, 51, 132 [cité ci-dessus]). L'une des plantes les plus utiles

---

[29] Cf. Festugière, 1967, p. 141 et le *CCAG*, notamment VIII pars iv, p. 253 (Cumont propose déjà d'identifier Thessalos de Tralles comme l'une des sources principales de cette tradition). Le groupe de plantes qui nous intéresse ferait partie d'une liste supplémentaire, qui aurait été jointe ultérieurement à la première liste ("liste de Thessalos"). L'une des listes les plus complètes est celle donnée par le *CCAG* VIII, *pars* iii, p. 153 *sq*. Signalons que je n'ai pas pu consulter Friedrich, 1968.

[30] Ducourthial, 2003, p. 363-371.

pour lutter contre la βασκανία, terme que l'on traduit souvent par "mauvais œil", c'est cette algue que notre poète appelle "chêne de mer" (v. 204-208) :

πρός τε φόβους τοὺς γινομένους ἔχε μιν κατὰ νύκτα
βασκανίην τε κακὴν μερόπων καὶ πήματα λυγρά,
ἣ καὶ σῶμα φυλάσσει ἀπόρρητόν τ' ἀποπέμπει·
ὅσσον γὰρ φθονεροὶ μὲν ἀφεστήκασι, μέμυκεν,
ἐρχομένων δ' ἐγγὺς τούτων τότε κάρφος ἀνοίγει.

"Contre les peurs qui t'assaillent, contre la méchante sorcellerie des hommes, contre les funestes fléaux, garde cette plante avec toi toute la nuit, car elle protège ton corps et écarte l'Abominable[31] ; en effet, aussi longtemps que les envieux[32] sont loin, elle reste fermée ; mais lorsqu'ils s'approchent, alors elle entr'ouvre son fruit."

Nous voici dans le domaine des chasseurs de mauvais sort, dans la terre brumeuse des guérisseurs, bien loin des lumières de la science médicale. Le poète ne nous enseigne plus, mais il nous conduit, comme abrités par tel rameau lumineux de pivoine, à travers le labyrinthe des maux qui encombrent le théâtre de la vie humaine[33].

Souvenons-nous d'une querelle que le géographe Strabon fait à Eratosthène. Il reproche au célèbre mathématicien un mot par lequel celui-ci souhaitait amoindrir les qualités prêtées à Homère en matière de science géographique : οὐδὲ γὰρ ἀληθές ἐστιν, ὅ φησιν Ἐρατοσθένης, ὅτι ποιητὴς πᾶς στοχάζεται ψυχαγωγίας, οὐ διδασκαλίας "En effet ce n'est pas vrai, ce que dit Eratosthène, que tout poète ne vise qu'à captiver, non à enseigner."[34] Le verbe employé par Eratosthène, ψυχαγωγεῖν, dénote le plaisir que l'on donne à l'auditoire, mais il a d'autres significations. Il fait songer à l'évocation des morts que devaient pratiquer, dans les campagnes, les sorciers ennemis de notre poète *Sur les vertus des herbes*, et contre laquelle il nous indique comment nous prémunir. Il est aussi employé pour parler du métier d'Hermès, conducteur des âmes vers le monde des morts.

[274] Charmer l'auditoire, c'est peut-être aussi jouer avec lui un jeu quelque peu magique, que le poète joue mieux que l'auteur du traité en prose, parce qu'il donne à voir au-delà de ce que voient les yeux du corps. La question n'est donc pas tant (malgré Strabon) de savoir si Homère a employé vainement ou non telle ou telle épithète dans ses descriptions d'îles lointaines[35], mais de comprendre que la poésie didactique est parfois poésie, non pas parce qu'elle est vaine,

---

[31] L'Abominable, c'est-à-dire celui qui pratique des rites de sorcellerie dont il ne faut pas parler ; cf. pour ce sens LSJ *s.u.* II, 2b et Philostrate, *Vita Ap.*, VIII, 7, 9.

[32] Pour le rapprochement peut-être inattendu entre l'envie et la sorcellerie, on relira Bernand, 1991, 85-105.

[33] On pense aussi, bien sûr, au rameau d'or dont la sibylle munit Enée avant qu'il n'emprunte le chemin abominable, secret et sombre (*Aen.*, VI, 136 *sq.*).

[34] Strabon, I, 1, 10 (6, 33-7, 2 Casaubon [Radt, 2002] = p. 73 l. 14 Aujac).

[35] οὐδεμίαν προσθήκην κενῶς ἀπορρίπτειν "il n'aurait laissé échapper aucune épithète indifférente." Strabon I, 2, 3 (16, 21 Cas. [Radt, 2002] = p. 89 l. 19 Aujac).

mais parce qu'elle donne à voir autre chose, parce qu'il y a chez elle un théâtre dont les acteurs échangent des regards plus perçants.

En relisant quelques passages de cette poésie botanique de l'Antiquité tardive, j'espère avoir convaincu mon lecteur qu'il faut y regarder à deux fois avant de refuser au poète du fragment *Sur les vertus des herbes* le bénéfice (très "moderne" au demeurant) de l'injonction rimbaldienne. Certes, "il faut être voyant, se faire voyant"[36]. Mais ce n'est pas seulement parce qu'il faut décrire, faire voir avec les yeux de l'imagination. C'est aussi parce que la poésie a partie commune, dans telle province de son enseignement, avec la voyance, avec l'art mineur des diseuses de bonne aventure (Rimbaud est bien évidemment conscient de ce sens possible), elle dont les avis sauront peut-être protéger le lecteur contre le mauvais œil de ses ennemis, s'il est protégé par le petit œil doré de la potentille.

[36] Lettre à Paul Demény du 15 mai 1871 (cf. aussi déjà la lettre à Georges Izambard du [13] mai).

Bibliographie

AMEIS C. Fr., LEHRS F. S. et DÜBNER FR., 1846, *Poetae bucolici et didactici, Theocritus... , Poeta de herbis ...*, Paris (réédité avec des additions en 1851, 1862 etc.).

AUJAC G., 1969, *Strabon : Géographie*, Paris.

BERNAND, A., 1991, *Sorciers grecs*, Paris.

BRÉGUET E., 2002, *Cicéron : La république, tome 1, livre I*, Paris (1ère éd. 1980).

CCAG, ed. Cumont, Boll *et al*., Bruxelles, 1898-1936.

DUCOURTHIAL G., 2003, *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*, [Paris].

EFFE B., 1977, *Dichtung und Lehre. Untersuchungen zur Typologie des antiken Lehrgedichts*, München.

FERRACES RODRÍGUEZ, A., 2005, Una fuente desconocida del *De herbis femininis*, la antigua traducción latina del *De plantis duodecim signis et septem planetis subiectis* atribuido a Tésalo de Tralles, *Latomus* 64, p. 153-168.

FESTUGIÈRE, A.-J., 1967, *Hermétisme et mystique païenne*, Paris.

*FRIEDRICH H. V., 1968, *Thessalos von Tralles griechisch und deutsch*, Meisenheim am Glan.

HARDY J., 1965, *Aristote : Poétique*, Paris (1ère éd. 1932).

HAUPT M., 1967, Index lectionum hibernarum 1873, p. 475-489, *Opuscula II*, Hildesheim (1ère éd. Leipzig, 1876).

HEITSCH E., 1963, Ueberlieferungsgeschichtliche Untersuchungen zu Andromachos, Markellos von Side und zum *Carmen de viribus herbarum*, *Nachr. Akad. Göttingen*, p. 44-49.

HEITSCH E., 1964, *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, Göttingen (= *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, phil.-hist. Kl., 3. Folge, Nr. 58*).

HERMANNUS G. (= Gottfried Hermann), 1971, *Orphica*, Hildesheim/New-York (1ère éd. Leipzig, 1805).

JACQUES J.-M., 2002, *Nicandre : Œuvres, tome II : Les Thériaques ; fragments iologiques antérieurs à Nicandre*, Paris.

KAIBEL G., 1890, Sententiarum liber quintus, VII, *Hermes* XXV, p. 103-109.

LALLOT J. et DUPONT-ROC R., 1980, *Aristote : la poétique*, Paris.

MARGANNE, M.-H., 2004, *Le livre médical dans le monde gréco-romain*, Liège.

MARTIN J., 1974, *Scholia in Aratum uetera*, Stuttgart.

MARTIN J., 1998, *Aratos : Phénomènes*, t. 1 & 2, Paris.

MEIJERING R., 1987, *Literary and Rhetorical Theories in Greek Scholia*, Groningen.

RADT S., 2002, *Strabons Geographika*, Band 1, Göttingen.

STÜCKELBERGER A., 1998, *Vom anatomischen Atlas des Aristoteles zum geographischen Atlas des Ptolemaios: Beobachtungen zu wissenschaftlichen Bilddokumentationen*, dans W. Kullmann, J. Althoff et M. Asper (éd.), *Gattungen wissenschaftlicher Literatur in der Antike*, Tübingen, p. 287-307.

WELLMANN M., 1906, *Pedanii Dioscuridis anazarbei De materia medica libri quinque,* Berlin [la publication des trois volumes de l'édition s'est échelonnée de 1906 à 1914].

WELLMANN M., 1894, Anonymi Carmen graecum de herbis, *RE* 1, col. 2327.